

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

TROISIÈME PARTIE.—LE CALVAIRE.

XV.

—Un crime? demanda le commissaire.

— Il y a tout lieu de le supposer, répondit le brigadier. Mais le petit bonhomme n'est pas tout-à-fait mort!

— On ne l'a pourtant pas ménagé! répliqua le docteur Tourasse, qui s'était agenouillé près de Pierre Henry et examinait la profonde blessure qu'il portait au cou.

— Quelqu'un de vous connaît-il cet enfant? demanda le commissaire de police en s'adressant à ceux qui l'entouraient.

— Personne de nous fit Sabatier.

— Moi qui connais tous les marmots du pays ajouta la mère Tintin, je n'ai jamais vu celui-là.

— Oh! pour être du pays, certainement il n'en était pas! opina un des curieux.

— C'est ce que l'enquête éclaircira, conclut le commissaire de police. Pour le moment la question est de transporter le corps et d'essayer de sauver ce pauvre petit malheureux, si c'est possible. Qu'en pensez vous, docteur?

— Il faut à tout prix le transporter à l'hôpital le plus prochain. Nous aurons de la chance s'il ne meurt pas en route!

— Diable! Il faudrait qu'il parlât!

— Parler! s'il en revient même, ce dont je doute fort, je crains bien qu'il ne soit muet pour le reste de ses jours!

— Que faire?

— Trouvez-nous un brancard avec un matelas, le plus épais possible! Je vais faire un premier pansement sommaire.

— Qu'on prenne un brancard à la gendarmerie, ordonna le

commissaire de police, et qu'on se procure six hommes pour le porter.

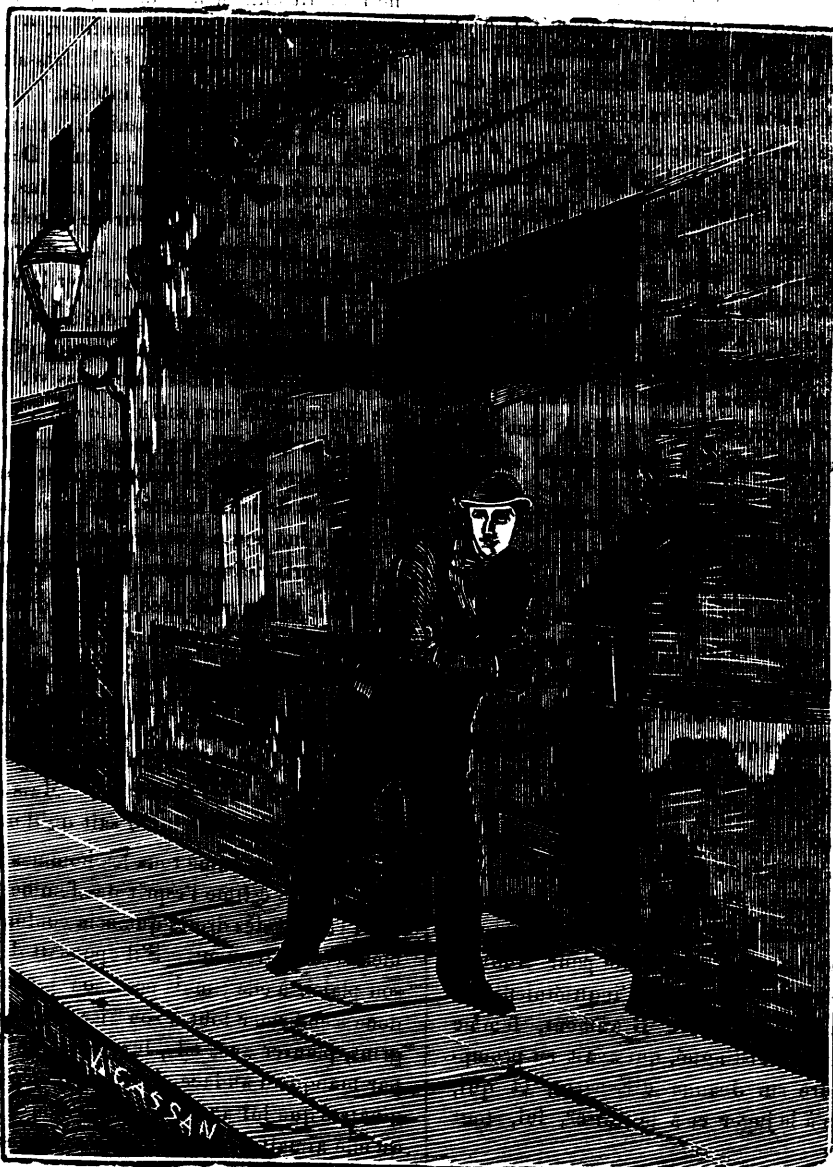
Un des gendarmes s'éloigna en courant vers le village.

— Vous avez vu qu'il a une seconde blessure? fit observer le brigadier.

— Oui, répondit le docteur. Mais ce n'est pas celle-là qui m'inquiète.

Cependant le docteur faisait à la hâte un premier pansement, aussi sérieux que le lui permettaient les circonstances, et le commissaire de police interrogeait les témoins présents, dont les réponses étaient consignées par son secrétaire.

Les dépositions furent courtes et insignifiantes. Elles ne pouvaient rouler que sur la manière dont le corps avait été découvert, et sur la position dont il occupait au bas du talus. Ce qu'il eût importé le plus, c'eût été de savoir qui était la victime. Malheureusement, personne ne la connaissait. Donc, il paraissait certain que l'enfant n'était point du



La clef allait exactement; Prosper la fit tourner deux fois...

pays. On fouilla ses vêtements. Aucun papier, aucun objet qui pût révéler son nom, sa personnalité, ce qu'il faisait, d'où il venait.

Le docteur avait terminé sa besogne lorsqu'on apporta le brancard, escorté par six gaillards solides requis par la gendar-

merie. Deux bons matelas, une épaisse couverture, le garnissaient suffisamment. On y déposa doucement le corps de Pierre Henry, agonisant et même plus semblable à un mort qu'à un moribond, et le sinistre cortège se mit en marche.

Deux heures après, Pierre Henry était couché dans un lit à l'hôpital Saint Antoine, et le parquet de Paris dépêchait un jeune procureur de la République, le chef de la sûreté, et un juge d'instruction pour commencer les premiers actes de la procédure nécessitée par la découverte de ce crime mystérieux.

XVI.

Désiré n'avait pas été long à se mettre au courant de son service qui, du reste était facile et ne demandait que d'être exact et de connaître les chevaux. Il avait, somme toute, beaucoup de temps à lui, temps qu'il employait fructueusement à bien étudier la topographie de l'hôtel de Noiville. De plus, ses sorties quotidiennes du matin lui permettaient de se rencontrer avec Prosper, sans éveiller de soupçons, et de lui communiquer les renseignements utiles ou les décisions que son esprit fécond enfantait, pour arriver à la réalisation de leurs abominables projets.

C'était été un véritable trait de génie de sa part que d'entrer au service du comte. De la sorte, de la façon la plus naturelle du monde, il surveillait à la fois tout ce qui se passait chez Gérard de Noiville, et même chez Me Ferté, le notaire. En effet, le comte si près de son mariage avec Jeanne, se rendait, chaque jour, chez le vieux tuteur de la jeune fille, afin, selon l'expression consacrée, de lui faire sa cour.

En pareille occasion, le comte, qui ne sortait guère à pied, se faisait accompagner par son groom, lequel l'attendait à la porte, en gardant le coupé de son noble maître. Mais, bien qu'il restât au dehors, Désiré se renseignait très suffisamment sur ce qui se passait à l'intérieur.

C'est ainsi qu'il sut, le surlendemain de son entrée en fonctions, que mademoiselle Andrée de Beaumont avait quittée le pensionnat de Saint-Maur-des-Forsés, pour venir à Paris, avec sa mère, madame veuve de Beaumont, venue tout exprès de Suisse, pour assister au mariage de la meilleure amie de sa fille.

Andrée devait être demoiselle d'honneur de Jeanne d'Esparre, comme de juste. Mais il était convenu de plus qu'Andrée et sa mère recevraient, pendant les quelques jours qui précéderaient et qui suivraient le mariage, l'hospitalité à l'hôtel de Noiville.

C'était Jeanne elle-même qui avait demandé cette faveur à son futur mari, et celui-ci, n'osant faire autrement, y avait consenti, quoique fort à contre-cœur. On connaît assez le caractère et le tempérament du comte Gérard, pour ne point s'en étonner.

Gérard de Noiville n'avait aucune sympathie pour Andrée, dont la vivacité et l'air espiègle l'agaçaient et l'inquiétaient au suprême degré; ni pour madame veuve de Beaumont, femme du meilleur monde et d'un esprit distingué, qui avait su promptement prendre quelque empire sur Jeanne d'Esparre, et qui, visiblement, ne tarderait pas à le juger et à le toiser, lui, tout comte qu'il était.

Cependant Andrée et sa mère étaient de ces personnes qu'on ne peut s'empêcher de traiter avec les plus grands égards. Non seulement madame de Beaumont était d'aussi bonne race que Gérard de Noiville, mais encore elle était extrêmement riche, ayant d'immenses propriétés à Genthod, dans le canton de Genève, qu'elle habitait presque continuellement.

Enfin, il n'avait pu, déceimment, refuser à Jeanne la première et unique demande qu'elle lui avait adressée. Il était donc convenu qu'Andrée et sa mère s'installeraient à l'hôtel de Noiville, pendant les quelques jours qui allaient précéder la cérémonie nuptiale, et pendant les quelques jours qui la suivraient, jusqu'au moment où les nouveaux époux partiraient pour le voyage qu'on a accoutumé de faire en ces sortes de circonstances.

Madame de Beaumont qui aimait Jeanne, d'abord parce qu'elle était l'amie de sa fille, ensuite parce que nul ne pouvait approcher de la jeune fille sans céder au charme qu'elle répandait autour de sa gracieuse et séduisante personne, avait même offert au comte s'il dirigeait ses pas du côté de la Suisse, de mettre à sa disposition une délicieuse propriété sur les bords du lac Genève, de laquelle on jouissait de la vue du Mont-Blanc et des côtes pittoresques de la Savoie.

Cette proposition faite en présence de Jeanne, chez Me Ferté, avait eu le droit d'exaspérer le comte de Noiville. Cela ne rentrait nullement dans son programme conjugal. Ce qu'il voulait, c'était absorber, annihiler, "éteindre" sa jeune femme, projet difficile à exécuter, s'il la laissait trop à portée de ceux ou de celles qui lui portaient intérêt.

Le "point de vue familial" pour lui, c'était que sa femme ne vit que lui, n'entendit que lui! De la sorte, il était certain d'être toujours le plus beau et le plus spirituel. Tant pis pour Jeanne, si elle avait horreur de cette vie étroite, étouffée, monotone, qui n'est supportable; et encore passagèrement, qu'alors qu'une grande passion l'emplit et la réchauffe.

Mais il avait sa propriété à lui, et c'était là qu'il entendait claquemurer la jeune comtesse, jusqu'à ce qu'il l'eût suffisamment assouplie à l'obéissance passive. Cependant, n'osant refuser brutalement une semblable offre, il n'avait répondu ni oui, ni non, se disant "in petto," qu'une fois le mariage accompli, il se débarrasserait promptement et sans danger des amies de pension et de leurs mères. Du reste, malgré son extrême amour-propre, il ne pouvait se dissimuler qu'il ne faisait aucun progrès dans l'esprit de mademoiselle d'Esparre.

Elle le recevait avec une froideur qu'il se plaisait à appeler de la réserve, le tenant à distance, évitant de se trouver avec lui, usant et abusant du droit de convalescence que lui donnait l'accident éprouvé par elle; n'accordant à son fiancé que juste cette politesse banale qu'il était impossible de lui refuser. Un homme plus délicat ou plus clairvoyant que le comte se le fût tenu pour dit, et se fût retiré. Mais Gérard de Noiville ne s'en inquiétait qu'à demi. On sait qu'il ne croyait pas à l'amour.

De plus, comme tous les hommes d'esprit inférieur, il avait en médiocre estime l'esprit des femmes, et, pourvu qu'il fût le mari et usât des droits que cela confère, le reste le préoccupait bien secondairement. S'il épousait Jeanne, ce n'était pas pour son plaisir à elle; mais pour son plaisir à lui. Jeanne pouvait donc s'enfermer tout à son aise avec Andrée, lui confier ses chagrins, pleurer avec elle, lui parler de Robert, qu'elle sacrifiait, par manque d'audace, de volonté et par suite des craintes imaginaires que lui avait inspirées son tuteur, Me Ferté; mais qu'elle aimait de toutes les forces de son âme candide et qu'elle ne pouvait oublier.

Si Robert l'avait voulu, malgré ses craintes et sa timidité, elle eût tout quitté, tout abandonné pour lui, pour le suivre. Mais c'était une jeune fille, et il faut "forcer" la main aux jeunes filles. L'initiative ne peut venir d'elles, comme elle vient parfois de la femme faite, qui a vécu et qui sait.

Or, Robert, avec ses scrupules, l'excessif de délicatesse de sa conscience et la fierté peut-être exagérée de son caractère, eût eu besoin que la résolution vint de Jeanne. De telle sorte que tous les deux se perdaient et perdaient leur bonheur, faute de s'entendre et de se comprendre suffisamment, bien que s'adorant à mourir de leur séparation.

—Tu n'as plus entendu parler de Robert demandait Jeanne à André.

—Non.

—Tu ne l'as plus revu ?

—Non.

—Tu ne sais ce qu'il est devenu ?

—Je l'ignore.

Il sera parti ! soupirait Jeanne devenant pensif et triste ; et, dans ce soupir, il y avait un reproche inconscient contre cette conduite admirable, à coup sûr, mais peut être un peu trop admirable.

Robert cédait à la folie de l'honneur ; et la seule folie que les femmes comprennent, c'est la folie qu'elles inspirent ! Cependant si les fréquentes visites du comte de Noiville chez Me Ferté instruisaient Désiré de bon nombre de petits détails dont il faisait son profit, ces visites étant assez longues, lui donnaient aussi le temps de mûrir son plan et d'en combiner les divers éléments.

En effet, après avoir accompagné son maître chez le notaire, dans la journée, il arrivait souvent qu'on le renvoyait avec la voiture à l'hôtel de la rue de l'Université, d'où il ne repartait que le soir, pour aller rechercher le comte Gérard.

Durant ces heures de loisir, Désiré flânait à travers la vaste habitation, l'étudiait, et notamment le jardin où il devait faire une découverte importante pour la réussite du crime destiné à enrichir sa future belle sœur.

Et c'est cette découverte et ce qui s'ensuivit que nous allons rapporter.

XVII.

Nous avons déjà décrit le jardin en quelques mots, et nous savons qu'un grand mur le clôturait sur la rue Verneuil. Des touffes d'arbustes et de buissons en masquaient la nudité. Cela avait été disposé avec beaucoup de goût et d'habileté, de telle sorte qu'on pouvait supposer que le terrain avait encore une grande profondeur de ce côté.

Désiré, qui n'avait rien d'un rêveur et qui tenait à se rendre un compte exact de la réalité des choses, s'enfonça prudemment à travers les massifs pour considérer de plus près le mur dont il avait constaté l'existence et en apprécier la hauteur.

Après avoir fait quelques pas, en suivant un petit sentier tortueux, artivement dissimulé, il se trouva tout à coup en face d'une porte basse cachée, pour ainsi dire, au milieu des lierres et masquée par un bouquet de noisetiers.

—Tiens ! tiens ! fit-il de son accent traînard, une porte. Moi qui rêvais une escalade ! Voilà qui peut diablement simplifier les affaires ! Une porte étant encore ce qu'il y a de mieux pour pénétrer n'importe où !

Tout en faisant ces réflexions philosophiques, le jeune coquin s'approchait de la porte qu'il examina avec une attention des plus minutieuses. Ce premier examen lui fit francher les sourcils.

La porte était ornée d'une triple fermeture : deux gros verrous et une énorme serrure.

—En voilà du luxe ! gromela-t-il avec dépit.

Il essaya de faire jouer les verrous : ils étaient rouillés.

—Avec un peu d'huile on en viendra toujours à bout, se dit-il en manière de consolation. Mais la serrure, c'est autre chose. Il faudra une clé. Où met-on celle qui sert habituellement ? Pourvu qu'elle ne soit pas perdue ! car on ne semble pas passer souvent par ici !

Cependant, comme ce n'était point la contemplation de cette formidable serrure qui pouvait lui fournir la solution du problème, il se décida à s'éloigner et à regagner la maison, ne voulant pas être surpris dans cet endroit retiré, où il n'avait que faire.

Après tout, c'était beaucoup qu'il existât une porte ! Tout en réfléchissant à sa découverte et en cherchant par quel moyen il pourrait en tirer parti, Désiré descendit à l'office, où la valetaille s'appêtait à faire honneur au repas du soir.

Le groom du comte en prit sa part, écoutant ce qui se disait autour de lui, sans oser interroger, mais espérant toujours que quelque mot lui apprendrait ce qu'il brûlait tant de savoir. Il n'en fut rien, et il allait se retirer, quand Alexandre, le valet de chambre, fit son entrée.

—Une course pressée, dit-il.

—Où ça ? demandèrent plusieurs voix.

—Rue Jacob, 25.

—Ah ! ah ! chez le jardinier ! s'écria le cocher.

Désiré dressa l'oreille. Le jardinier et la porte du jardin devaient avoir des rapports entre eux :

—Justement, reprit le valet de chambre. Il faudrait aller chez M. Marion. Qui veut se charger de la commission ?

—Moi, monsieur Alexandre ! s'écria vivement le nouveau groom.

—C'est bien. Cours, trotte, mon gargon, c'est de ton âge !

—Qu'est-ce qu'il faut lui dire ?

—De venir sans faute dans la matinée, j'ai à lui parler.

—Je pars à l'instant.

Cinq minutes après, Désiré frappait à la porte du jardinier, lequel habitait un petit appartement au rez-de-chaussée, dans le fond d'une cour. Ce fut une femme qui vint lui ouvrir.

—Je désirerais parler à M. Marion, fit-il avec sa politesse obséquieuse des grands jours. C'est de la part du valet de chambre de monsieur le comte de Noiville.

—Vous venez de la part de monsieur Alexandre ? dit un brave homme qui se présentait tout à coup derrière sa femme. Donnez-vous donc la peine d'entrer, mon petit ami.

Désiré, sans se faire prier, suivit les deux époux qui l'introduisirent dans une pièce à usage de salle à manger, ainsi que le prouvait une table encore couverte des restes du repas.

—Que me veut-il, monsieur Alexandre ? reprit le jardinier en se retournant vers Désiré.

—Il vous prie de passer à l'hôtel, demain matin. Il a à vous parler.

—Bien, je vois ce que c'est. Il s'agit de faire un brin de toilette au jardin. M. le comte se marie, et il veut que rien ne manque à la fête. Qu'ira-t-il ?

—N'oublie pas de reporter la clé, lui dit sa femme.

—Ah ! oui, c'est vrai ! Je l'ai emportée par mégarde. Si monsieur Alexandre s'en est aperçu, il va me savonner la tête, car il n'aime pas que cette clé sorte de la maison.

—Je ne crois pas qu'il s'en soit encore aperçu ! fit vivement Désiré à tout hasard : si c'est de la clé de la petite porte sur la rue de Verneuil, que vous parler.

—Justement.

—Eh bien, donnez-la moi, je la remettrai à sa place, et il n'y aura vu que du feu !

—Ma foi, c'est le mienx, fit Mme Marion. Puisque vous êtes de la maison, ainsi que le prouve votre livrée, il n'y a pas d'inconvénient à vous la confier.

Et, fouillant dans le tiroir d'un petit buffet en noyer blanc, la digne épouse du jardinier présenta à Désiré ravi, une grosse clef, dont il s'empara avec une joie profonde.

—Quelle est sa place ? dit-il tranquillement après l'avoir fourré dans sa poche. Il y a peu de jours que je suis entré au service de M. le comte, et j'ignore encore certaines habitudes.

—On l'accroche tout simplement à l'office, derrière la porte d'entrée.

—Suffit, avant dix minutes, elle y sera. Mais soyez exact, demain matin.

Une fois dans la rue, Désiré se laissa aller à la joie qu'il éprouvait. Après la porte, la clef ! Cela marchait comme sur des roulettes. Maintenant, le succès était certain.

Le lendemain, à sept heures du matin, il arrivait sur son cheval à l'endroit où Prosper devait l'attendre tous les jours, c'est-à-dire devant le pont de la Concorde.

—Quoi de nouveau ? lui dit son frère, en s'approchant de lui.

—Ceci quo, demain, à pareille heure, je t'apporterai une clef dont il faudra faire faire la pareille en vingt-quatre heures.

—Diable ! Mais par qui ? C'est fort dangereux. Un serurier voudra savoir pourquoi et connaître mon domicile.

—J'y ai pensé, répliqua Désiré ; mais je connais quelqu'un...

—Qui ça ?

—Un vieux recèleur. Il s'appelle le père Caron et demeure rue de Lappe.

—En es-tu sûr ?

—Oui ! D'ailleurs, pour plus de précaution, tu enverras Julie.

—Mais, quelle est cette clef ?

—Je te le dirai demain.

Et, piquant des deux, il s'éloigna rapidement.

Le lendemain, qui était un samedi, s'étant assuré que le jardinier ne commencerait ses travaux que le lundi suivant, et convaincu, dès lors, que personne ne songerait à la clef jusqu'au moment où M. Marion en aurait besoin pour faire passer les ouvriers qui devaient l'aider dans son travail, il subtilisait la clef et la remettait à son frère, avec toutes les instructions nécessaires.

Une heure après, Julie, le visage couvert d'une épaisse voilette, se présentait à l'adresse indiquée par Désiré, et moyennant deux francs comptant, obtenait la promesse que la clef pareille au modèle lui serait rendue le dimanche soir.

XVIII.

Ce même samedi, il y avait grand dîner chez Me Ferté, à l'occasion de la lecture et de la signature du contrat, qui devaient avoir lieu dans la soirée.

Jeanne avait passé cette journée dans les larmes, ne voulant recevoir personne, pas même sa chère Andrée. C'était la première étape vers son malheur éternel : le premier pas officiel la séparant de Robert, de Robert dont elle n'avait quitté la maisonnette où il l'avait soignée, après l'avoir sauvée d'une mort certaine.

—Ah ! pourquoi m'a-t-il sauvée, se disait-elle avec désespoir ; puisque cette existence qu'il me conservait, devait appartenir à un autre ! Morte, du moins, je ne serais à personne.

Et alors, dans l'empirement de sa douleur, elle évoquait l'image de cette vie à deux, de cette vie de la femme et du mari, la pire des tortures, quand l'union des cœurs, la communauté des sensations et des sentiments, ne correspond pas à l'union des corps. Elle se disait que jamais plus elle ne pourrait penser haut, être elle-même, s'abandonner à la joie d'être simple, naturelle, expansive et franche. Entre elle et le comte, il y aurait toujours quelqu'un à qui irait son cœur, à qui iraient les rêves de son imagination. Elle ne donnerait pas, elle ne recevrait pas un baiser de monsieur de Noiville, sans frémir à l'idée que cette caresse était un vol fait à l'amour, sans songer au bonheur que ces caresses légitimes lui eussent causé, s'échangeant avec l'homme choisi par son cœur. Et il faudrait se taire ; cacher ses sentiments, ses impressions, ses larmes, ses regrets ; refouler ses dégoûts ; mentir, mentir toujours, ou par le fait, ou par la parole, ou même par le silence.

Cependant, il avait fallu s'habiller, se parer, se faire belle, pour charmer des étrangers, des indifférents, un prétendant odieux ! quand celui-là seul pour qui elle eût voulu être belle, n'était pas là !

A l'heure dite, elle était prête et pénétrait dans le grand salon de son tuteur, où la plupart des invités se trouvaient déjà réunis, n'attendant plus que la future comtesse de Noiville. Ces invités se composaient, tout d'abord, des témoins, des deux fiancés, puis d'un certain nombre d'amis et de connaissances, conviés, soit par Me Ferté, soit par Gérard de Noiville. Les seules personnes qui fussent là sur l'invitation directe de mademoiselle d'Esparre, étaient madame de Beaumont et Andrée.

Jeanne, orpheline, élevée au pensionnat de Saint-Maur, n'avait guère de relations, on le conçoit facilement, et dans cette réunion nombreuse presque tout le monde lui était indifférent, étranger, ou antipathique, ne lui rappelant que la nécessité du cruel sacrifice qu'elle allait accomplir. Dès qu'elle fut entrée et qu'on lui eut présenté quelques dames qui lui adressèrent leurs banales félicitations sans s'inquiéter de sa pâleur et de son air de mélancolie, — sans s'en apercevoir même, — le comte de Noiville s'avança vers Jeanne.

Un homme encore jeune l'accompagnait. A la gravité solennelle de son maintien, à son regard observateur, clair et froid, à la façon seulement dont il portait la cravate blanche, on pouvait deviner un magistrat.

C'était, en effet, M. Didier de La Tour, juge d'instruction, et le meilleur ami de M. de Noiville, qui ne comptait qu'un fort petit nombre d'amis, étant de nature peu liante et surtout peu sympathique, avec ses allures de croque-mort, qu'il prenait pour un suprême bon ton, et qui n'était qu'un ton ennuyeux. Les deux hommes avaient fait jadis leurs études ensemble, et leurs relations n'avaient jamais été interrompues.

Monsieur Didier de la Tour passait, du reste, avec raison, pour un homme fort habile, extrêmement fin et retors ; nul mieux que lui ne savait interroger un prévenu, lui tendre des pièges, l'amener à se contredire, à se couper dans ses réponses, et finalement à avouer ses crimes ou ses délits.

Par suite de cette habileté et de la réputation qu'il s'était acquise, on lui confiait le plus d'affaires possibles ; et il était réellement surmené ; ce dont il ne se plaignait pas, d'ailleurs, ayant le goût, la passion de son terrible métier. Aussi se trouva-

til que M. Didier de La Tour, que nous aurons occasion de revoir dans le cours de ce récit, était celui-là même qui avait instruit l'affaire de Julie et de Prosper Martin, lorsqu'ils avaient passé en police correctionnelle sur la fausse accusation de vol portée par son ami le comte de Noiville, et que c'était encore lui qu'on avait chargé de suivre l'affaire beaucoup plus grave de l'assassinat du malheureux Pierre Henry, dont on ignorait encore le nom et l'individualité.

M. Didier de la Tour devait être un des témoins du comte, et l'on comprend la hâte que ce dernier avait de lui présenter sa fiancée.

Jeanne regardait venir les deux hommes avec cette palpitation qu'elle ressentait toujours quand elle se trouvait en face de celui qui allait devenir son mari. Sa pâleur en augmenta encore, malgré tous ses efforts, et elle avait véritablement l'aspect d'une statue de cire, lorsque le comte, après s'être incliné devant elle, lui dit de ce ton sec et dégagé qui lui était propre :

—Ma chère Jeanne, permettez-moi de vous présenter mon meilleur ami, presque un frère : monsieur Didier de la Tour, juge d'instruction du plus haut mérite et de la plus grande valeur.

—Monsieur, fit Jeanne en s'inclinant froidement, j'espère que le mariage de monsieur le comte ne changera rien à l'intimité de vos relations.

—Je le désire vivement, mademoiselle, répliqua Didier de la Tour, en regardant la jeune fille d'un air singulier et qui l'embarrassa. J'ajouterai même que j'y tiens d'autant plus que le spectacle du bonheur est une chose plus rare, et qu'une union telle que celle qui se prépare, ne peut être qu'heureuse.

Jeanne eut un léger frisson, et ne répondit rien. Le juge d'instruction, de son côté, continuait de sourire ; mais son regard indiquait une certaine préoccupation, mêlée de quelque surprise fâcheuse.

L'arrivée de nouveaux invités, auxquels Jeanne dut rendre leurs compliments, força le comte et son ami de s'éloigner de quelques pas.

—Eh bien ! demanda Gérard avec sa fatuité sournoise qui le faisait maussade d'aspect, même lorsqu'il était le plus rayonnant à l'intérieur. Comment la trouves-tu ?

—Charmante, mon ami, mais un peu froide et l'air un peu triste.

—Ce n'est rien. Une raideur et des façons de pensionnaires. Cela passera bien vite. D'ailleurs, il ne me déplaît pas qu'elle soit un peu raide dans le monde, et qu'elle n'encourage pas trop les galanteries du premier venu.

Sus ces paroles triomphantes, le comte s'éloigna pour aller causer avec Me Ferté.

M. Didier de la Tour, resté seul, s'adossa à la cheminée, dans une pose qui lui permettait de ne pas quitter Jeanne du regard et de l'observer sans qu'elle s'en aperçût. Le magistrat était très fin observateur, et même en dehors de ses difficiles fonctions, par habitude, par tempérament, arrivait à lire les secrètes pensées, à déchiffrer les sentiments cachés de tous ceux avec qui il se rencontrait.

L'accent de Jeanne, sa pâleur, son silence embarrassé, le frisson qui avait parcouru ses membres délicats, quand il avait fait allusion au bonheur de l'union prochaine du comte et de mademoiselle d'Esparre, rien ne lui avait échappé.

—Cette jeune fille, conclut-il, n'aime pas Gérard et se marie à contre-cœur.

Peut-être allait-il poursuivre ses réflexions et ses hypothèses,

quand l'annonce que le dîner était servi vint l'interrompre. Au dîner, monsieur Didier de La Tour se trouva placé juste en face de Jeanne, laquelle se trouvait séparée d'Andrée, à son grand regret.

Néanmoins, bien que les deux jeunes filles fussent sur la même ligne, c'est-à-dire du même côté de la longue table, en se penchant un peu, elles pouvaient se voir et se sourire. Ce fut ainsi qu'il ne tarda pas à surprendre, de la part de mademoiselle de Beaumont, quelques coups d'œil de sympathie et de vive tendresse, qui semblaient dire :

—Prends courage !

A dix heures et demie, on quitta la table pour passer au salon, où devait avoir lieu la lecture du contrat. La pièce était trop petite pour contenir la foule qui s'y pressait, le comte de Noiville ayant tenu à donner un grand appareil à cette formalité, dont il comptait retirer un succès de vanité, ainsi qu'on va le voir.

En effet, on ne parlait dans tous les groupes que de la magnificence de la corbeille de mariage et de la générosité de Gérard de Noiville.

Les domestiques de la maison, profitant de la licence qu'autorisait cette fête de famille, se glissaient près des portes qu'on avait laissées ouvertes, avides d'entendre parler des millions de la dot. Désiré Martin, qui avait accompagné le comte sur le siège de son coupé, avait fini par s'introduire, d'abord à l'office, puis, mêlé maintenant aux autres domestiques, par gagné l'étage supérieur. Sa petite taille lui permettait de se dissimuler, mais ne l'empêchait pas d'entendre. Or, pour lui, le moindre mot pouvait avoir sa signification et lui faciliter la réussite de ses sinistres projets.

Un grand silence se fit tout à coup. On avait fini d'admirer la fameuse corbeille et les merveilles qu'elle contenait. Me Ferté commença la lecture du contrat.

On mentionna d'abord, les trois millions cinq cent mille francs apportés par la future, aux clauses et conditions contenues dans le testament du feu comte d'Esparre, que le notaire avait jugé inutile de reproduire, mais que le comte de Noiville déclarait connaître et accepter dans leur teneur. Ensuite, on mentionna l'apport du futur qui montait à près de quatre millions, ce qui causa un murmure admiratif, dans l'assemblée, grisée par tout ce remuement d'or. Par ce même contrat, le comte de Noiville léguait toute cette immense fortune à sa femme, Jeanne d'Esparre, au cas où il mourrait avant elle.

Une pareille disposition souleva l'enthousiasme général, et les compliments les plus hyperboliques commencèrent à pleuvoir sur Jeanne confuse, qui écoutait tout, les yeux baissés, sans trouver dans son cœur cette gratitude qu'elle eût dû ressentir et manifester.

Ce qu'elle éprouvait, c'était de la gêne, et comme une sorte de révolte sourde.

—Est-ce qu'il a cru acheter mon amour ? pensait-elle

Au fond, Gérard de Noiville avait bien compté éblouir la petite pensionnaire et ensevelir le souvenir de Robert sous cet éroulement de millions ; mais il cédait aussi à d'autres considérations. Il n'avait que des parents éloignés, des cousins pauvres, issus d'une mésalliance qu'on regardait comme une tache au noble blason des Noiville, et il n'était pas fâché de déshériter ces pauvres diables, qui se contentaient d'être d'honnêtes gens et qui avaient eu la fierté de ne point faire la courbette devant ui.

Désiré n'avait pas perdu un mot de tout cela. Il en était devenu pâle et presque tremblant ! Ainsi il ne s'agissait plus de trois pauvres millions ! Dans huit jours, Jeanne d'Esparre représenterait sept millions au bas mot. Il en eut comme un éblouissement.

Pour avoir cette immense fortune que fallait-il ? Peu de chose ! Que le comte de Noiville et Jeanne mourussent sans enfants ! En ce cas Julie héritait de la totalité.

— Ils mourront ! se dit le petit misérable avec un redoublement d'énergie. " Lui ", d'abord ! Tout est prêt ! " Elle " ensuite ! On aura le temps de se retourner.

XIX.

Pendant toute la durée de la lecture du contrat, de même que devant les merveilles que recérait la corbeille de mariage, — offerte par le comte, — Jeanne, nous l'avons dit, n'avait eu ni un sourire, ni même un geste de joie ou de surprise. Elle paraissait insensible à tout, plus froide qu'une statue de marbre.

— Voilà qui est singulier ! s'était dit M. Didier de la Tour qui n'avait cessé de l'observer. Cette froideur est plus que de l'indifférence. Elle n'aime pas son futur mari, cela est certain, mais il y a autre chose, quelque secret sentimental !

Le comte lui-même, si infatué qu'il fut de sa propre personne, si incapable qu'il fut de lire dans le cœur d'une femme, ne put s'empêcher d'être frappé de l'allure de mademoiselle d'Esparre. Il avait compté sur la lecture du contrat pour l'éblouir et la conquérir définitivement, et il éprouva quelque surprise en voyant que ses millions ne produisaient pas plus d'effet. Il s'approcha d'elle et lui dit de son air suffisant, qu'il essayait en vain, de rendre aimable :

— Eh bien, ma chère Jeanne, êtes-vous contente ?

Jeanne tressaillit. Une rapide rougeur monta à ses joues, et elle répondit :

— Je vous remercie de votre munificence, monsieur le comte, mais je la regrette et je ne la mérite point.

— J'en ai jugé autrement ! répliqua-t-il.

Et il s'éloigna en se disant :

— Cette modestie ne me déplaît pas ! il est bon qu'elle se sente mon obligée, et comme écrasée sous la grandeur de mes procédés.

Le contrat était signé, les hôtes passagers de Me Ferté commençaient à se retirer.

Didier de La Tour se dirigea vers le comte de Noiville pour prendre congé de lui.

— Tu as été magnifique ! lui dit-il.

— N'est-ce pas ? Je crois que j'ai bien fait !

— Peut-être !

— Mademoiselle d'Esparre ne s'y attendait pas. Elle est toute bouleversée.

— Crois-tu qu'elle t'aime ? fit brusquement le juge d'instruction.

— Elle sera soumise, elle est fort douce, un peu craintive, sans initiative. Le reste me regarde, répondit-il.

— Sans doute, mais.

— Mais quoi ?

— Tu as bien réfléchi ?

— Parbleu ! Pourquoi toutes ces questions ?

— Je ne sais, une idée à moi. Tu connais mon amitié pour toi ?

— Certes !

— Alors tu me pardonneras mon insistance disons-le mot : mon inquiétude ?

— Parle.

— Est-tu sûr que mademoiselle d'Esparre ait le cœur libre ? Le comte de Noiville eut un léger tressaillement.

— Tu le tais ?

— Il est possible que mademoiselle d'Esparre, comme toutes les petites pensionnaires de son âge, ait ébauché un roman. Mais cela n'a pas d'importance. Le mariage et le mari effaçent tout cela.

— Et tu connais celui...

— Oui, oui. Pas dangereux ! Un certain Robert Dauray, pauvre, très pauvre !

— Que fait-il ?

— Médecin sans clientèle. Je l'ai noyé tout à l'heure, sous une pluie d'or !

— Je le souhaite ! fit gravement le juge d'instruction ; et, serrant la main de son ami, en homme qui se dit qu'il n'y a qu'à laisser aller les événements, il quitta le salon.

La semaine qui devait s'écouler jusqu'au samedi suivant, jour du mariage à la mairie et à l'église, passa pour Jeanne avec cette rapidité avec laquelle passent les dernières heures qui séparent le condamné à mort de l'instant de son exécution. Elle parut plus longue à Désiré, à Prosper, à Julie. Eux, ils avaient hâte d'en finir, ou, du moins, de terminer le premier acte de la tragédie qui devait les enrichir à jamais.

Chacun d'eux s'y préparait avec son tempérament propre. Désiré, plein de fièvre et d'entrain, cynique et résolu à la fois. Prosper, plus faible de caractère et moins foncièrement scélérat, passait sans cesse de la violence au découragement, ayant besoin des surexcitations de son frère et des conseils perfides de Julie pour que son énergie ne l'abandonnât pas. Quant à la jeune fille, nature plus fine, elle frémissait parfois à l'idée des crimes à accomplir, sans pour cela hésiter.

Ce qui la poussait, c'était moins une ignoble cupidité que la haine et l'envie. Se sachant d'une origine noble, étant belle et intelligente, ayant été malheureuse, elle éprouvait une haine farouche contre tous ceux qui avaient tiré le gros lot à la loterie de l'existence, et se disait, pour rassurer sa conscience parfois quelque peu troublée, qu'elle ne faisait que rentrer dans son bien et que ce n'était pas sa faute, mais la faute des autres, la faute de la société tout entière, s'il n'y avait que le crime qui pût la remettre en possession de son dû.

Désiré, chargé de promener les chevaux du comte, tous les matins, n'avait cessé, un seul jour, de voir son frère Prosper. Ce dernier lui avait rendu la vraie clef de la porte du jardin, gardant la fausse, parfaitement imitée.

— C'est bien ! avait dit Désiré. Maintenant il faut que tu saches au juste où est située cette porte.

— Evidemment.

— Je retourne à l'hôtel. Suis-moi à distance. Je passerai par la rue de Verneuil, et d'un geste je te désignerai l'endroit.

Et Désiré, mettant son cheval au pas, avait pris le quai d'Orsy jusqu'à la rue Solférino, puis gagné, en effet, la rue de Verneuil.

Prosper se tenait à quelques mètres derrière lui. Arrivé au mur qui fermait le jardin de l'hôtel de Noiville, Désiré éten-

dit rapidement la main et désigna la porte. Cela fait, piqua des deux et disparut à un tournant.

Prosper avait compris. Il ne pressa point le pas et continua de suivre la rue tranquillement, se contentant de jeter un rapide regard, au passage, sur la porte dont il avait besoin de connaître la situation exacte. Il étudiait, en même temps, les propriétés voisines, surtout celles placées directement en face. Ce n'étaient que de grands hôtels, dont la plupart paraissaient inhabités, pour le moment. Pas une boutique.

—A merveille ! se dit Prosper. Voilà qui facilitera singulièrement la besogne et rend moins redoutable le danger d'être surpris. Je reviendrai ce soir.

En effet, à minuit, il retournait rue de Verneuil, s'arrêtait devant la porte, après s'être assuré que personne ne passait dans la rue et ne pouvait le voir, et introduisait doucement la fausse clef dans la vieille serrure. La clef allait exactement. Il la fit tourner deux fois et le pêne céda sans résistance.

Le lendemain matin, les deux frères se retrouvèrent au lieu accoutumé, à la tête du pont de la Concorde.

—Eh bien ? fit Désiré.

—La clef fonctionne admirablement. Maintenant, explique-moi le reste, fit Prosper un peu agité à l'idée de ce qu'il allait bientôt accomplir ; mais s'efforçant de n'en rien mentir devant son frère, dont le cynisme supérieur et la scélératesse hors ligne lui imposaient.

—Tu le sais en gros ! répliqua le sinistre gamin. Mais tout est subordonné à une foule de circonstances que je ne puis prévoir, et il y a des détails que je ne saurai moi-même qu'au dernier moment.

Il réfléchit une seconde.

—Jusqu'à vendredi, ajouta-t-il, ne reviens pas.

On était au mardi.

—Nos fréquentes rencontres pourrait être remarquées et éveiller plus tard des soupçons.

—Tu connais ton rôle, en somme. Tu ne faibliras pas ?

—Non !

—Bien ; j'y compte, car une hésitation, une faiblesse, "dans l'action," nous perdrait tous. N'oublie rien de ce que je t'ai dit. Tiens-toi prêt. A vendredi les derniers détails, et les changements, si cela est nécessaire.

Les deux assassins se séparèrent.

L'hôtel continuait à faire sa toilette pour recevoir la nouvelle comtesse, Marion, le jardinier, avait pris trois aides avec lui, ce qui l'avait mis en avance d'une journée, de telle sorte que tout était terminé de son côté, dès le jeudi soir. On avait préparé la chambre de Jeanne ; une merveille de luxe.

Madame de Beaumont et Andrée devaient occuper, le lendemain, vendredi, le petit appartement qu'on leur avait réservé, sur la demande de Jeanne.

Quant à cette dernière, elle n'avait point encore mis le pied à l'hôtel de Noiville, où elle ne devait entrer que le samedi, au sortir de l'église, après la bénédiction nuptiale.

Le comte lui avait choisi une femme de chambre, de sa propre main, consultant en cela comme dans tout le reste, d'abord, sa convenance à lui.

Les malles de Jeanne étaient déjà faites. Il n'y avait plus qu'à les transporter, là où elle était condamnée à vivre, désormais. Elle avait réuni sa correspondance de jeune fille et l'avait serrée dans un élégant petit coffret dont elle garda la clef sur elle.

Au milieu de tous ces préparatifs, Désiré avait lui-même fort à faire ; mais, néanmoins, jusque-là, les choses avaient marché selon ses souhaits et rien ne paraissait devoir menacer la réussite de ses projets.

On était au jeudi soir. Il devait voir, le lendemain, son frère pour lui donner ses dernières instructions. Malheureusement, le valet de chambre le fit appeler.

—Demain matin, lui dit-il, à sept heures précises, vous vous tiendrez prêt, pour aller avec une voiture chercher les bagages de mesdames de Beaumont, qui s'installent ici pour quelques jours.

Désiré, devant ce contre-temps inattendu, ne put s'empêcher de tressaillir.

—Demain à sept heures ! balbutia-t-il.

—Oui, sans doute.

—Alors, je ne promènerai pas le cheval ?

—En ce moment, les promenades sont suspendues.

Il n'y avait pas à répliquer ni à se montrer mécontent ; mais, au fond de lui, Désiré tempêtait.

—Allons ! pensait-il, tout allait trop bien ! Voilà les anticléricals qui commencent ! Comment faire, pour voir Prosper, qui m'attendra, et qui prendra peur, et qui perdra la tête, en ne me voyant pas, car c'est une poule mouillée, en réalité que ce grand garçon-là. Sans moi, sans Julie, il ne serait bon à rien !

Et le petit misérable se rongea les poings.

—Je le verrai ! C'est dangereux. Mais je ne puis faire autrement.

XX.

Désiré, se mit au lit et passa une nuit d'insomnie, roulant dans son esprit mille projets tous plus impraticables les uns que les autres. Il avait bien pensé, tout d'abord, à écrire à Prosper.

Mais rien n'est plus compromettant que d'écrire. Une lettre peut s'égarer, tomber en des mains étrangères, ne pas arriver à son adresse. Décidément il n'écrirait pas.

Le jour naissant le trouva toujours aussi irrésolu, févreux, exaspéré.

A six heures, faisant contre fortune bon cœur et se fiant au hasard, en dernière ressource, il vint se mettre aux ordres de Joseph, le cocher, avec lequel il devait se rendre à l'hôtel du Louvre, où madame de Beaumont et sa fille étaient descendues à leur arrivée à Paris.

A sept heures moins un quart, il quittait l'hôtel de la rue de l'Université avec la voiture, mise par le comte à la disposition de ces dames. A sept heures précises, ils arrivaient devant le Louvre.

A la même heure, Prosper débouchait devant le pont de la Concorde, attendant son jeune frère. A huit heures, ne le voyant pas venir, l'inquiétude de Prosper était au comble.

—Il sera arrivé quelque malheur ! pensa-t-il. Comment savoir ce qui se passe ?

En proie à de vagues terreurs, il se dirigea vers la demeure du comte.

Les grandes portes de l'hôtel étaient fermées. Prosper eut, un instant, l'idée de sonner et de demander à parler au faux Pierre Henry, le groom. Mais cela lui parut trop dangereux.

Sa présence dans le quartier n'était-elle pas elle-même une imprudence ? Si on le remarquait... Plus tard, on pourrait le reconnaître... se rappeler qu'on l'avait vu rôder dans les envi-

rous. Il fallait battre en retraite, attendre que Désiré donnât de ses nouvelles.

Prosper descendit la rue du Bac, traversa la place du Carrousel, gagna la rue de Rivoli.

Tout à coup, il s'arrêta. Il venait d'apercevoir Désiré près d'une voiture de maître, tenant des ca-tons à chapeaux, qu'il passait au cocher.

Désiré, l'oeil aux aguets, suivant son habitude, l'aperçut au même instant. Il lui fit un signe presque imperceptible et entra dans la cour de l'hôtel.

Prosper le suivit. Désiré s'enfila dans un escalier ; il monta quelques marches, puis s'arrêta, pour attendre son frère qui le suivait à peu de distance.

— Samedi soir, à minuit, fit Désiré à l'oreille de Prosper. Entre par la porte dont tu as la clef. Les verrous seront tirés, je t'attendrai...

— Mais, ensuite ? balbutia-t-il.

— Ensuite...

Désiré se rapprocha encore davantage, baissa encore plus la voix, et murmura quelques mots qui rendirent son auditeur livide.

— Maintenant, file ! continua le gamin. Ah ! détail important : que Julie à la même heure, stationne avec une voiture, au coin de la rue de Verneuil et de la rue Solférino.

Prosper s'éloigna chancelant.

À midi, les dames de Beaumont arrivaient chez le comte et procédaient aux derniers détails de leur installation provisoire. Enfin le jour se leva, qui devait décider de la destinée de tous nos personnages.

À l'hôtel de Noiville, tout était prêt pour recevoir ici nouveaux mariés. Après la cérémonie, un plantureux déjeuner dînatoire réunissait les témoins et quelques intimes ; le soir, il y aurait grande réception.

Le mariage civil devait avoir lieu, à onze heures du matin, à la mairie. Ensuite, on irait à l'église Notre-Dame-de-Lorette. Tout devait être fini avant midi.

Mesdames de Beaumont s'étaient transportées rue de Navarin pour aider Jeanne à sa toilette de mariée.

Madame Ferté perdait la tête, et Me Ferté lui-même, le fleugmatique Me Ferté, ne pouvait parvenir à donner le tour convenable au nœud de sa cravate blanche.

Mademoiselle d'Esparre, presque inerte, se livrait aux soins de madame de Beaumont et d'Andrée avec une sorte d'indifférence qui affligeait son amie et révélait trop l'état de désespoir où elle était plongée. Plus l'heure du sacrifice approchait, plus Jeanne sentait l'horreur de ce sacrifice augmenter en elle ; plus les doux souvenirs du passé revenaient à son esprit et lui rendaient le présent atroce.

L'image de Robert ne quittait pas son cerveau en proie à la fièvre. Il y avait quinze jours qu'elle n'avait eu de ses nouvelles ! Et il lui semblait entendre encore l'écho de ses dernières paroles.

Madame de Beaumont s'était retirée un instant, Andrée resta seule avec son amie.

— Jeanne ! ma chérie ! lui dit-elle tendrement. Tu souffres, je le vois. Voyons, du courage, tu l'oublieras !

— Jamais ! répondit Jeanne d'une voix trempée de larmes. Plus je me sens séparée de lui, et plus je sens que je suis à lui. Toute à lui.

Elle eut un geste convulsif.

— Ah ! c'est à présent que je comprends toute ma folie ! Je vais devenir la femme d'un homme que je hais, quand il y a là, près de moi, un homme que j'adore et que je torture en me torturant. Ah ! je n'explique à présent son silence, son absence. Il me méprise. Il me fuit. Il a raison. Je ne suis pas digne de son amour. Est-ce qu'une femme aimée d'un homme de cœur ne doit pas tout sacrifier à cet amour ? L'honneur lui interdisait de poursuivre notre union. Il est pauvre. C'était à moi d'aller me jeter dans ses bras et de rendre une autre union impossible. J'ai eu peur, peur pour lui. On m'avait dit qu'on le tuerait ! Eh bien, après, est-ce que je ne le tue pas, moi, d'autre sorte, en l'abandonnant, en épousant ce comte ?

Des sanglots brisèrent sa voix.

— Jeanne, voyons, ma Jeanne bien-aimée, s'il en est ainsi, il est encore temps, tu peux dire non !

— C'est inutile, c'est impossible ! Il est trop tard ! balbutia la pauvre enfant. Robert ne m'aime plus ! S'il m'aimait, il serait là. Il braverait tous les obstacles, il m'arracherait même des pieds de l'autel. Oh ! avec qu'elle joie je le suivrais. Mais il méritait un autre amour, plus énergique que le mien, et il le trouvera un jour, près d'une autre femme ! Qu'elle sera heureuse, celle-là !

— Prends garde ! on vient ! lui souffla vivement Andrée.

Jeanne se redressa, essuya ses yeux.

— Oui, c'est l'heure ! murmura-t-elle. Allons ! Je suis prête.

La pauvre enfant n'avait que l'énergie du désespoir. Mais devant l'action elle reculait, n'ayant personne pour l'encourager ou la soutenir. Si Robert était arrivé à ce moment, elle était à lui.

Ce fut le comte de Noiville qui entra, accompagné de Me Ferté.

Deux minutes après, Jeanne, silencieuse, montait dans la voiture qui la conduisait à la mairie. Une foule nombreuse remplissait la rue de Navarin, d'habitude fort calme ; foule composée des voisins et de toutes de les commères du quartier accourues pour voir la mariée.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1890, et les files complètes (brochées) des années 1891, 1892 et 1893, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1890), et que nous fournirons sur demande :

Première ANNÉE, 1890 — *Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marseille, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gauloises honnêtes.* — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

Deuxième ANNÉE, 1891 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur.* — Ce dernier roman se termine en 1892.

Troisième ANNÉE, 1892 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite.* — Ces deux derniers romans se terminent en 1893.

Quatrième ANNÉE, 1893 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière.* — Ces deux derniers romans se terminent en 1894.

MORNEAU & OIE, Éditeurs,

Boîte 1986.

17 rue Ste-Thérèse.